

LES MANN : LE GÉNIE A RÉPÉTITION

Avec deux de ses sœurs, Golo Mann est le dernier des six enfants de Thomas Mann. Il vit aujourd'hui dans la dernière maison de son père sur les bords du lac de Zurich. Il a accepté de nous parler de sa famille.

Golo Mann : « le ténébreux mystère de ma famille »

LE FIGARO LITTÉRAIRE :
Votre père, votre oncle, vos frères et sœurs, vous-même, un jour ou l'autre, vous avez pris la plume. Comment expliquez-vous cette démultiplication du talent littéraire dans la famille Mann ?

GOLO MANN : Cela reste un mystère pour moi. Je ne pourrais pas vous l'expliquer. Mais je puis vous dire que je me suis longtemps interdit d'écrire parce que je ne voulais pas être un écrivain comme mon père, mon oncle ou mon frère. Mes seuls écrits avant la guerre étaient des articles politiques, en tant que professeur d'université allemande. Je ne suis devenu un écrivain et un historien qu'après la guerre.

— *Vous aviez peur d'une rivalité littéraire entre les membres de la famille ?*

— Oui. Les comparaisons m'étaient très pénibles.

— *Quel est le livre de votre père que vous préférez ?*

— L'œuvre de mon père comporte le pire, ses écrits pendant la Première Guerre mondiale par exemple. Mais aussi le meilleur. Seul un gigantesque écrivain pouvait écrire un livre comme *Joseph et ses frères*, qui reste, à mes yeux, son chef-d'œuvre. Savez-vous qu'aujourd'hui encore, Elizabeth, Monika et moi, les trois derniers enfants vivants de Thomas Mann, nous pourrions ne rien faire, et vivre tranquillement de ses droits d'auteur ? Heureusement, nous préférons travailler. Mais cela vous montre la force de l'œuvre de Thomas Mann. Il

n'avait pas d'équivalent chez les écrivains de son temps.

— *Pouvez-vous nous décrire l'atmosphère familiale chez les Mann ?*

— Mon père fut très sévère pendant la guerre. Ensuite, beaucoup moins. C'était dans son propre intérêt. Je me souviens qu'après le dessert, il avait une manière de fermer la porte derrière lui qui montrait bien qu'il n'était pas question de l'ouvrir. Il ne croyait pas du tout à l'éducation verbale, il ne croyait qu'en l'exemple. Je l'ai entendu dire un jour : « *L'exemple, c'est tout ce qu'un père peut faire pour ses enfants.* »

— *Dans vos Mémoires (*), vous revenez souvent sur le silence qui régnait dans la*

« D'être né chez les Mann... oui, c'est cela : une chance et une malchance à la fois. »

maison des Mann. Ce silence, qui était nécessaire à votre père pour travailler, n'a-t-il pas développé le goût du rêve ou les facultés de concentration chez ses enfants ? Bref, des qualités d'écrivain ?

— Je ne crois pas. Le silence dans la maison était si fort qu'il était désagréable. Erika fut la première à oser le briser et à conter des histoires. Plus tard, elle en a un peu trop usé, c'est-à-dire beaucoup plus que ma mère. Il y avait là comme une

concurrence. Erika a réussi à rendre mon père moins sévère, tant à l'égard de lui-même que de nous autres. Ce fut une grande victoire le jour où il apparut au deuxième étage de la maison pour boire le café avec ses enfants.

— *Comment Thomas Mann vivait-il au quotidien ?*

— Il avait gardé de Lübeck l'ambition d'être un bon citoyen, tout comme son père, le sénateur, le fut. Je me souviens que lorsque la mode des clubs a vu le jour en Allemagne, il est immédiatement devenu membre de l'un d'entre eux. Une limousine ne lui suffisait pas, il lui fallait aussi un chauffeur. Ainsi pouvait-il se sentir comme un véritable citoyen.

— *Etiez-vous proche de lui ?*

— Oui. Un jour, aux Etats-Unis, il m'avait présenté à quelqu'un en ces termes : « *Voici Golo, celui de mes fils dont je suis le plus proche.* » (« *Hier ist Golo, mein ähnliches Kind.* ») C'était vrai pour la poésie qui était pour nous une passion. Aujourd'hui encore, je connais beaucoup de poèmes par cœur que je me récite, la nuit, lorsque je ne réussis pas à dormir. Lui faisait de même. Je crois que c'est un exemple important.

PROPOS
RECUEILLIS
PAR JEAN-RENÉ
VAN DER
PLAETSEN

— *La famille Mann, qu'est-ce que c'est ? Comment la définiriez-vous ?*

— Commençons par les éléments négatifs. Ni mon père ni mon oncle Heinrich n'étaient doués pour la politique. Heinrich, bien avant la Seconde Guerre mondiale, était un admirateur passionné de l'Union soviétique ; d'autre part, il admirait Bismarck tout autant. Il s'était très tôt enthousiasmé pour la France mais, par exemple, il ne s'était pas rendu compte que les ouvriers allemands étaient bien plus aisés que les ouvriers français. Ce qui l'intéressait, c'était l'affaire Dreyfus. Il y trouvait l'image de la France qu'il aimait, sa France. Mais c'était une vision incomplète de la France.

Quant à mon père, il ne s'intéressait pas du tout à la politique. Il aurait mieux fait de s'en souvenir, notamment pendant la Première Guerre mondiale où il a écrit des choses terribles. Il a bien essayé ensuite d'oublier certains de ses écrits, comme *Frédéric et la grande coalition*, mais ses ennemis, eux, ne l'ont pas oublié. Quand, rarement, je pouvais suivre une conversation entre lui et Heinrich, j'avais l'impression d'avoir affaire à des

magiciens, qui savaient des choses que je ne connaissais pas.

— *Car il devait quand même y avoir des côtés positifs dans votre famille...*

— Oui ! Erika avait un grand talent comme comédienne. Elle avait ouvert un cabaret à Munich, Le Moulin à poivre, qui fut ensuite transféré à Zurich, jusqu'à ce que les autorités imposent sa fermeture. Plus tard, aux Etats-Unis, elle avait gardé ce don de conteur qui faisait d'elle une remarquable conférencière, à l'inverse de Klaus, je dois dire ! Elle était intelligente et elle avait de l'expérience, de parfaites qualités pour vivre en Amérique en temps de paix. Elle s'était mariée avec un homme de théâtre, Gustaf Grundgens, qui joua un double rôle d'acteur et de régisseur pendant le Reich. Mon beau-frère a mauvaise réputation, mais il n'était pas un nazi. Il a même sauvé plusieurs personnes en péril. Sans pour

autant risquer sa vie... Mais moi non plus. J'ai bien cherché à m'engager dans l'armée française au début de la guerre, mais la défaite est venue si vite... Je ne peux pas dire que j'ai eu une vie dangereuse.

— *Vous donnez l'impression d'avoir souffert dans la cellule familiale...*

— Pas toujours. Dans ma première jeunesse, il est vrai que j'aurais préféré prendre mes repas dans la cuisine. Mais l'idée même en était impossible. Mon père avait voulu avoir des enfants. Lorsqu'il les a eus, il s'est aperçu qu'ils le gênaient. C'était franchement mal de sa part. Mon père aimait beaucoup Elizabeth, mais pas le dernier de ses enfants, Michael, qu'il a longtemps traité avec méchanceté. Leurs rapports ne se sont améliorés qu'aux Etats-Unis, quand Michael est devenu professeur dans une université de Californie. Curieusement, mon père adorait le fils de Michael,



Katia Mann avec ses enfants en 1920. De gauche à droite : Monika, Golo, Michael, Klaus, Elizabeth, Erika. (DR.)

magiciens, qui savaient des choses que je ne connaissais pas.

— *Car il devait quand même y avoir des côtés positifs dans votre famille...*

— Oui ! Erika avait un grand talent comme comédienne. Elle avait ouvert un cabaret à Munich, Le Moulin à poivre, qui fut ensuite transféré à Zurich, jusqu'à ce que les autorités imposent sa fermeture. Plus tard, aux Etats-Unis, elle avait gardé ce don de conteur qui faisait d'elle une remarquable conférencière, à l'inverse de Klaus, je dois dire ! Elle était intelligente et elle avait de l'expérience, de parfaites qualités pour vivre en Amérique en temps de paix. Elle s'était mariée avec un homme de théâtre, Gustaf Grundgens, qui joua un double rôle d'acteur et de régisseur pendant le Reich. Mon beau-frère a mauvaise réputation, mais il n'était pas un nazi. Il a même sauvé plusieurs personnes en péril. Sans pour

autant risquer sa vie... Mais moi non plus. J'ai bien cherché à m'engager dans l'armée française au début de la guerre, mais la défaite est venue si vite... Je ne peux pas dire que j'ai eu une vie dangereuse.

— *Vous donnez l'impression d'avoir souffert dans la cellule familiale...*

— Pas toujours. Dans ma première jeunesse, il est vrai que j'aurais préféré prendre mes repas dans la cuisine. Mais l'idée même en était impossible. Mon père avait voulu avoir des enfants. Lorsqu'il les a eus, il s'est aperçu qu'ils le gênaient. C'était franchement mal de sa part. Mon père aimait beaucoup Elizabeth, mais pas le dernier de ses enfants, Michael, qu'il a longtemps traité avec méchanceté. Leurs rapports ne se sont améliorés qu'aux Etats-Unis, quand Michael est devenu professeur dans une université de Californie. Curieusement, mon père adorait le fils de Michael,

ce dont mon frère était très fier.

— *De qui vous sentiez-vous le plus proche ?*

— Je dirais de Klaus, bien qu'il se soit détruit lentement et volontairement avec toutes sortes de poisons, ce que je réprouvais. Je me souviens qu'une fois où j'avais fumé quelque chose comme de la marijuana en compagnie d'amis, on m'a dit par la suite que je gâtais le plaisir parce que je restais un élément étranger. Les autres se sentaient bien et atteignaient l'extase, mais pas moi. Ceci pour vous dire que nous nous ressemblions sur certains points, Klaus et moi, mais que nous suivions des chemins qui allaient en s'écartant l'un de l'autre. S'il avait pu attendre un an de plus, je crois qu'il ne se serait pas suicidé, parce qu'il aurait vu alors combien l'Allemagne changeait dans le bon sens.

— *Justement, ces drames, ces suicides. Comment les expliquez-vous ?*

— Sans aucun doute, ma famille a connu bien des malheurs. Il y en a de nombreux exemples, comme la disparition en mer du mari de Monika. Il se trouvait, comme ma sœur, sur un bateau anglais qui a été torpillé par les Allemands, alors qu'il se dirigeait vers les Etats-Unis. Elle en a réchappé, pas lui. Ce qui prouve aussi la grande force intérieure des Mann. Car, après tout, je suis encore là, à quatre-vingt-deux ans, à travailler sur le second tome de mes souvenirs.

— *Lorsque vous vous retournez sur votre vie, pensez-vous finalement que c'était une chance ou un handicap d'être né chez les Mann ?*

— C'est un mélange des deux... Oui, c'est cela : une chance et une malchance en même temps.

(*) Une jeunesse allemande, de Golo Mann, traduction de Jeanne Etoré, Presses de la Renaissance, Paris, 1988.

Thomas Mann et les siens : un écheveau de faits réels et

Les secrets de famille de Thomas Mann et les siens sont enfouis dans une œuvre qui regorge de citations, d'allusions, de passages où l'imaginaire et la réalité s'enchevêtrent.

Commentaires, interprétations et exégèses ne sont pas parvenus à forcer le secret. L'intérêt porté outre-Rhin à Thomas Mann et à la vie familiale de la dynastie d'écrivains à laquelle il appartient font les beaux jours de l'édition allemande : le huitième tome du *Journal* de Thomas Mann (1949-1950) sera en librairie en décembre (éd. Fischer). L'homosexualité qui sous-tend toute l'œuvre de Thomas Mann est le thème exploré par Karl Werner Böhm, qui rappelle dans son livre que l'écrivain détruisit tous ses carnets intimes, le 21 mai 1945, en Californie, tant il craignait d'être « démasqué ». (Éd. Königshausen et Neumann). Le sixième et dernier volume du *Journal* (1944-1949) de Klaus Mann, fils de Thomas

Mann, est publié en même temps que deux ouvrages encore inédits en allemand, parus aux États-Unis, il y a un demi-siècle (éd. Spangenberg). Des carnets intimes et un choix de lettres de Julia Mann, mère des frères Heinrich et Thomas Mann, et quelques confidences de leur frère cadet, Victor, ont été exhumés d'autre part (Aufbauverlag). Enfin, *Une autre histoire de la famille Mann* (éd. Arche, Zurich) transgresse, à la manière des temps présents, les tabous d'une autre époque, afin de mettre à nu les ressorts les plus secrets de quelques œuvres majeures de la littérature européenne du XX^e siècle, tels *Buddenbrook*, *Mephisto*, *Le Sujet*...

L'auteur, Marianne Krüll, spécialiste en psychologie et sociologie familiale, disciplines qu'elle enseigne à l'université de Bonn, s'est intéressée à l'origine aux raisons mal élucidées du suicide à Cannes, en 1949, du fils de Thomas Mann, Klaus. Remontant le cours de l'histoire familiale de l'auteur du *Tournant*, l'universitaire a relevé, les enchevêtrements du « vrai » et de la « création » et les pans entiers de « non-dit », les « oubliés » dans les œuvres des écrivains de la famille. Les moindres indices offrant prise à ses investigations ont été analysés, et interprétés. Étude conduite « avec la plus grande rigueur scientifique », précise Marianne Krüll, dont une précédente enquête, consacrée à Freud et son père, a été traduite en France (*Sigmund, fils de Jacob*, Gallimard, 1984).

Le procédé adopté par Marianne Krüll consiste à « révéler », à la faveur d'une lecture nouvelle des œuvres, une série de scandales soigneusement passés sous silence d'une génération à l'autre, constate-t-elle. Avec amours interdites, confusions des sentiments et suicides, réels ou supposés.

« Tous savaient tout sur tous, mais aucun membre de la famille n'a jamais osé parler... La seule éloquence des textes a permis de mettre en évidence la réalité de structures familiales tragiques dans la famille Mann, notamment en ce qui concerne les femmes. »

L'auteur ajoute : « En démêlant les fils de la vie de chacune d'elles, j'entends rendre justice aux hommes de la famille, les écrivains. »

Deux patriarches : Thomas Johann Heinrich Mann et Johann Ludwig Bruhns, père et grand-père maternel de Thomas Mann, sont postés à l'entrée du labyrinthe familial, où les héros immortalisés dans la saga des *Buddenbrook*, évoluent. « ... Que l'auteur traîne dans la boue ses plus proches parents en usant d'un style caricatural, et qu'il révèle avec éclat leur destin donne à penser à tout homme de bon sens que tout ceci est condamnable. Triste oiseau, celui qui salit son propre nid ! » Thomas Johann Heinrich, un des oncles paternels de l'auteur, est ulcéré. Et le clame en public.

En fait, selon Marianne Krüll, l'histoire édifiante du déclin à

PAR
VÉRA
KORNICKER

travers quatre générations de cette famille de la bourgeoisie de Lübeck n'est pas racontée de manière véridique. Mais quel lecteur s'en plaindra ?

L'extraction d'une dent n'est pas cause de la mort de Thomas, personnage principal du roman ; son modèle dans la vie met volontairement fin à ses jours.

Marianne Krüll en veut pour preuve l'acte de décès : « Mort par empoisonnement du sang », formule consacrée, à l'époque, en pareil cas. Elle a cherché en vain, dans le premier roman de Thomas Mann largement autobiographique, trace du grand-père maternel. La vie haute en couleur de celui-ci et les égards dus à la mère de l'écrivain, Julia Mann, l'ont « interdit » de *Buddenbrook*, affirme-t-elle.

Julia Mann (1851-1923), mère de Heinrich et de Thomas est née au Brésil. Arrivée tout enfant à Lübeck, berceau de sa famille, elle se marie à dix-huit ans. L'austère Thomas Johann Heinrich Mann s'accommode mal du tempérament exubérant de sa femme. Il décide de vendre tous ses biens, rédige un testament, annonce jour et heure de sa disparition, et meurt à l'heure

d'actions fictives

dite d'un « empoisonnement du sang ».

Sa veuve, pratiquement à la rue, s'installe à Munich avec les cinq enfants. Dans l'œuvre de Heinrich, l'aîné, elle figure sous les traits d'une femme « monstrueuse qui trompe son mari et finit par se suicider ». Julia Mann, quant à elle, n'en fera rien. Viktor, son dernier-né, décrira plus tard une vie familiale désordonnée, traversée de « tas d'oncles » de passage. Il relève la coquetterie d'une de ses sœurs.

A peine âgée de quatorze ans, celle-ci « exerçait ses charmes sur tous les hommes de son entourage ». Y compris son frère aîné Heinrich, qui en fera l'héroïne ambiguë d'un récit. *Carla-Lolita*, devenue entre-temps actrice, dissimule dans un crâne le poison avec lequel elle mettra fin à ses jours. Thomas Mann transpose cette passion fraternelle qu'il observe d'un œil mauvais — lui-même empêtré dans une amitié homosexuelle, précise Marianne Krüll — dans un bref récit qu'il dédie à Carla, *Le Placard* (traduit en français en 1957).

Les deux frères ont repris dans leurs œuvres le suicide de Carla, survenu en 1910. Moins d'un an après, ils assistent ensemble à la générale de *L'Actrice*, la pièce que Heinrich Mann vient d'écrire en pensant à sa sœur. Carla deviendra également Clarissa dans *Docteur Faustus*. Et périra de ses propres mains. Comme son modèle. En 1927, l'autre sœur, Lula, en finit à son tour avec la vie, au terme d'une existence dérégulée. Thomas

Mann l'évoque à travers le portrait-charge d'Inès, dans *Docteur Faustus*. Et oublie de parler d'elle dans ses mémoires.

Seul Klaus Mann rompt le silence au sujet de la mort de Lula Mann : « Elle s'est pendue », écrit-il. Lui-même allait mettre fin à ses jours en 1949, à Cannes. Seul Michael, le plus jeune des enfants de Thomas Mann assiste aux obsèques. Devenu professeur germaniste à Berkeley, il est chargé de la publication du *Journal* de son père. Et

apprend au détour d'une page, que sans le refus de sa mère, Katia Mann, d'interrompre sa grossesse, il ne serait pas né...

Ses amis l'ont attendu en vain à la Saint-Sylvestre 1967. Michael Mann avait mis fin à ses jours. Marianne Krüll a longuement rencontré son fils Frido, psychologue à l'université de Münster, pour écrire son terrible roman vrai de la famille Mann.

Restent des livres magnifiques : dix-neuf œuvres de Thomas Mann dans les seules collections

au format de poche (Rowohlt) ; vingt-trois livres de Henrich Mann au catalogue des éditions Claassen ; *Mephisto*, de Klaus Mann, vient de franchir le cap des 600 000 exemplaires en édition de poche... Les nouvelles générations de lecteurs ne s'y trompent pas : seuls comptent les textes. Qu'importe si la véritable aventure de la famille Mann a été modifiée par des écrivains de génie. C'est le propre de la littérature d'élargir et de modifier la vie.